

La figure de la charcutière exprimait une vague inquiétude.

— Ma foi, dit-elle, je n'ai pas bonne mémoire. Depuis ce temps-là je me suis mariée, j'ai mis au monde un enfant, j'ai changé de condition, mon commerce m'absorbe. Savez-vous, madame, que mon mari tue deux cochons tous les matins ?

— Oh ! dit Bérangère avec déférence, nous savons que vous êtes la première charcutière du monde.

— La première c'est beaucoup dire, murmura Sophie Rossler, mais nos jambons sont maintenant plus renommés que ceux de toute la confrérie de Mayence.

— Je n'en doute pas, reprit Bérangère. Aussi, désormais, je ne veux plus manger de porc salé et fumé qu'il ne me vienne d'ici.

Et la folle Bérangère marmota les vers attendris de Charles Monselet sur les vertus du cochon !

## IV

*Récit de la charcutière*

La charcutière n'était pas une pièce de résistance, elle fut touchée aux larmes des compliments de Bérangère, elle se décida à faire des aveux. Mais était-elle de bonne foi ?

— Madame, dit-elle à Violette, je vous dois toute la vérité puisque vous êtes la cousine de ce duc et de cette duchesse. J'avais juré de ne pas parler, mais on m'avait fait une promesse qu'on n'a pas tenue. Et puis vous verrez qu'il n'y a pas grand mal à cela. Tout le monde aurait fait comme moi.

Jamais spectateur devant une toile qui va se lever, jamais philosophe aux assises quand

sonne l'heure de la rentrée de la Cour, jamais amoureux devant la femme aimée qui va parler n'ont écouté avec l'émotion violente qui bouleversait alors Violette.

La charcutière parla dans cet abominable charabia des Allemandes qui savent mal le français, mais avec une éloquence naturelle familière à beaucoup de femmes qui disent bien ce qu'elles ont vu.

— Voilà mesdames, ce qui s'est passé. Ce fut d'abord un brouhaha à ne pas s'entendre. Tout le monde venait comme à la comédie. Heureusement le médecin fit une harangue, il pria les curieux de retourner chacun chez soi, disant que c'était violer le respect dû au malheur. Il me fallut jouer des bras pour mettre à la porte les plus récalcitrants. Enfin me voilà seule avec les morts. Le médecin revint encore deux fois, une fois avec la femme de l'assassin. La pauvre femme, il paraît qu'elle était cause de tout, mais le bon Dieu l'avait déjà punie : elle avait la figure tout ensanglantée. On peut dire pour celle-là qu'elle versa des larmes de sang sur le duc de Paris et cela faisait pitié de la voir...

La charcutière leva les mains comme pour chasser ce souvenir.

— Eh bien ! voyez-vous, madame, ce n'est qu'après qu'elle a été sortie de la chambre que j'ai vu que l'homme respirait encore.

— Que dites-vous là ! s'écria Violette toute à son espérance.

— Oh ! n'allons pas si vite ! Écoutez bien : Quand un pendu est accroché à un arbre, personne n'a l'idée de couper la corde, même s'il respire encore. Ici ç'a été la même bêtise, tout le monde disait : « Il est mort, elle est morte. » Le médecin lui-même s'est à peine contenté de toucher la main refroidie dans la main de la femme ; ils les a soulevés tous les deux sans les détacher l'un de l'autre, car c'était bien touchant de les voir ainsi. Il les a reposés à terre en disant : « Il faut les laisser là jusqu'à ce que la justice vienne, après quoi on les mettra chacun dans leur lit. » C'était une chambre à deux lits. J'ai eu peur, j'ai voulu appeler, mais le silence s'était fait autour de moi ; n'écoutant que mon cœur, je me suis agenouillée et j'ai détaché doucement le mari de sa femme pour lui soutenir la tête dans mes bras.

Ils avaient tous les deux les yeux ouverts ; j'avais bien plus peur encore, car il me semblait que la duchesse me regardait.

L'émotion de la charcutière avait été si profonde qu'elle s'essuya le front tout perlé de sueur, reprise au même sentiment d'effroi.

— Voyez-vous, madame, les Allemandes sont sensibles, ce n'est pas leur faute.

Bérangère passa en souriant son flacon de sels anglais devant les lèvres de la charcutière.

— C'est égal, je continue : Ce n'était plus un mort que j'avais dans les bras, c'était un vivant. J'entendis un soupir, on n'avait pas mis la main sur son cœur parce qu'il était tout ensanglanté, moi je sentis son cœur battre. Que faire ? Je n'osais remuer ni parler. Il me semblait que c'était un rêve qui allait s'évanouir. « Monsieur ! monsieur ! dis-je au mort, revenez à vous, madame n'est peut-être pas morte non plus. » Le duc n'était pas mort, mais il ne revenait pas à lui.

Violette prit la main de la charcutière.

— De grâce, madame, M. de Parisis est-il vivant ?

— Je n'en sais rien, madame.

— Comment, vous n'en savez rien ?

— Non, vous allez voir pourquoi. Je portai le duc sur un des deux lits et je courus aux secours. A peine dans l'escalier, je rencontre une étrangère arrivée la veille qui m'avait déjà beaucoup questionnée sur le duc de Parisis. Elle devait le connaître de vieille date.

— Une étrangère de Paris ? demanda Violette.

— Non, une étrangère de Suède ou de Norvège. On m'a dit depuis qu'elle était connue à Paris sous le nom de la STATUE, si je me souviens bien.

— Ah ! oui, dit Bérangère, je me la rappelle pour l'avoir vue une seule fois : blanche comme le marbre, une vraie figure à mettre sur un tombeau. Continuez, madame.

— Je priai cette dame de venir à mon aide, lui disant que je croyais que M. de Parisis vivait encore. — Et moi qui voulais le voir, me dit cette dame. Eh bien, venez tout de suite.

— Oui, oui, je vais avec vous, n'appellez personne, nous le sauverons bien à nous deux. Comme la chambre n'était éclairée que par deux bougies, l'étrangère ne vit pas à ses pieds

la duchesse, elle trébucha dans son cadavre et faillit tomber sur elle. — La pauvre femme ! dit-elle avant d'aller au lit du duc. — Oui, lui dis-je, elle n'est peut-être pas morte non plus. — Nous la primes et nous la portâmes sur le lit. — Tant pis, dis-je, la justice n'est pas venue, on ne nous condamnera pas à mort pour cela. Mais ce n'était pas pour la duchesse que nous étions là. Aussi madame de Thorshawen, — c'était le nom donné par cette dame à l'hôtel, — prit tout de suite le duc dans ses bras en me disant : — Non, il n'est pas mort !

Elle avait un flacon qu'elle lui fit respirer. Jusque là la vie n'était plus qu'à son cœur, mais à cet instant je vis remuer ses paupières et ses lèvres. Madame de Thorshawen me demanda de l'eau et lui baigna le front. Le premier mot qui vint sur les lèvres du duc ce fut le nom de la duchesse. Madame de Thorshawen lui cachait cet affreux spectacle. Elle me dit d'aller chercher sa femme de chambre. Cette fille alluma du feu. On avait confiance en moi dans la maison, aucune armoire n'était fermée ; je pouvais donc prendre tout ce

qu'il nous fallait. On commença par panser le duc. Le premier linge ce fut le mouchoir de madame de Thorshawen, mouchoir tout trempé de larmes. Nous n'espérions pas sauver le blessé qui n'avait encore pu dire qu'un seul mot, le nom de Geneviève.

La charcutière, de plus en plus en proie à ses souvenirs, retraçait tous les détails sans fatiguer Violette ni même Bérangère. Elle continua ainsi :

— Nous avions d'abord mouillé les lèvres du duc avec une orange. Voyez-vous, dis-je, il n'y faut pas aller par quatre chemins, un petit verre de kirsch, voilà qui lui donnera du cœur ! Par malheur il ne voulait pas boire. C'est égal, il en avala quelques gouttes malgré lui. « Voyez-vous, dis-je, comme le kirsch est souverain, c'est le sacré chien des Allemands. » Dès que M. de Parisis eut vu où il en était, il tourna la tête et regarda sa femme. « Laissez-moi mourir, murmura-t-il, ou faites revivre Geneviève. » Il nous regarda toutes les trois, il reconnut madame de Thorshawen. — Ève ! dit-il, c'est vous ! Par quel miracle êtes-vous là ? — Oui, répondit-elle, un mi-

racle, puisque je veux vous sauver. — C'est impossible, je suis frappé en pleine poitrine ; d'ailleurs je veux mourir. Mais madame de Thorshawen, qui n'était pas bête, lui dit alors ! — Quoi ? vous ne punirez pas ce monstre ! Quoi, vous ne vengerez pas votre Geneviève ! Ah ! par exemple cela lui fit l'effet d'un verre de kirsch. L'idée de vengeance le ranima.

— Oui, je vengerai Geneviève, dit-il. Mais, hélas ! presque au même instant le pauvre homme retombait évanoui. — Cette fois il est mort, dis-je. — Chut ! murmura l'étrangère qui avait la main sur son cœur.

Sophie Rossler s'interrompt par cette question saugrenue :

— Voulez-vous prendre quelque chose, mesdames ? Moi je crois que je vais me trouver mal. Un petit verre de kirsch, n'est-ce pas ?

— Avec grand plaisir, dit Bérangère, je ne me sens pas bien non plus.

— N'est-ce pas, madame ? Vous ne vous figurez pas comme toute cette histoire m'a désorientée : j'ai cru que j'en deviendrais folle.

La charcutière versa du kirsch dans des verres à vin du Rhin, comme une femme qui ne fait pas la petite bouche.

— Voyez-vous, dit-elle se léchant les lèvres en vraie femme d'ordre, pendant deux heures nous ne savions pas si M. de Parisis en reviendrait. Nous avons fini, moi et la femme de chambre, par nous endormir devant la cheminée pendant que madame de Thorshawen le veillait comme une sœur. J'entendais le duc lui dire qu'il ne voulait pas survivre à Geneviève. Selon lui, il n'oserait jamais reparaître dans le monde sans sa femme. — Eh bien ! lui dit tout à coup madame de Thorshawen, vous viendrez avec moi en Norvège, vous oublierez la France, vous n'emporterez que le souvenir de votre femme. — On dira que j'ai fui lâchement, murmura M. le duc de Parisis. La jeune dame, qui était fort extravagante, lui proposa ce stratagème : laisser croire à tout le monde qu'il était mort. Il sourit et secoua la tête. — C'est bien simple, reprit madame de Thorshawen, je serai là quand on apportera les deux cercueils ; je dirai que je suis de votre famille, je demanderai la grâce de